

Devenir Valaisan? Difficile...

JEAN-YVES GABBUD

Question provocatrice d'Isabelle Pannatier en lançant le café-philosur le thème de l'intégration. Existe-t-il une véritable identité valaisanne? N'est-on pas soit Haut-Valaisan soit Bas-Valaisan?

Le président du Gouvernement cantonal Jean-Michel Cina répond: «Que l'on soit du Haut ou du Bas, nous sommes tous Valaisans. Mais notre vie dans le même canton peut se réduire à une cohabitation... qui ne doit pas devenir une cohabitation d'indifférence, mais une cohabitation qui se construit autour d'éléments identitaires, dans la défense

chose qui se cherche, ce n'est pas quelque chose de bétonné une fois pour toutes.»

L'identité peut évoluer en fonction d'un simple... changement géographique. «Aux yeux de ceux qui sont restés en Valais, on n'est plus totalement Valaisan lorsque l'on vit à l'extérieur du canton», constate le journaliste Philippe Revaz, l'animateur de l'émission Forum sur la RSR. Par contre, paradoxalement, les Valaisans se sentent encore plus Valaisans lorsqu'ils vivent loin de leurs terres. «Le Valaisan de l'extérieur, en rajoute sur son identité. Il adore qu'on lui accole des clichés.»

Centre Suisse Immigrés, est un peu sceptique. Elle qui vit en Valais depuis 16 ans témoigne: «Je suis arrivée en Suisse à l'âge de 11 ans. Je peux dire que j'ai détesté le Valais jusqu'à 20 ans. En fait, j'ai préféré ignorer les Valaisans et je suis restée avec des étrangers. Pour aller vers les Valaisans, il faut un ticket d'entrée, un mode d'emploi. Ici, il ne suffit pas d'arriver dans un village pour que les gens nous ouvrent leur porte. Aujourd'hui, une partie de moi se sent Valaisanne, parce que j'aime cette terre, mais je suis aussi Somalienne.» Elle insiste sur cette double identité et ne comprend pas pourquoi la vo-



«Il n'y a pas de combat pour l'identité sans justice sociale»

BERNARD CRETZAZ

SOCIOLOGUE

«En Valais, vous agissez comme si votre identité était menacée»

FATXIYA ALI ADEN

CENTRE SUISSE IMMIGRÉS



d'intérêts communs.» Le sociologue Bernard Crettaz a une tout autre approche de la question: «Nous existons comme Bas-Valaisans, parce qu'il existe des Haut-Valaisans. Sans le Haut-Valais, nous ne savons plus qui nous sommes.» L'ancien architecte cantonal Bernard Attinger ose même une formule provocatrice: «Le Bas-Valaisan est un Haut-Valaisan qui parle français.»

Les choses ne sont pas aussi simples dans l'esprit des gens de ce canton, selon le conseiller d'Etat de Salquenen qui rappelle ce qu'il a vécu lors de la création de la marque Valais. «D'un point de vue marketing, il n'est pas bon d'avoir deux marques distinctes, d'un côté «Valais» et de l'autre «Wallis». Par contre, nous n'avions pas pris assez conscience que le Valais n'était pas prêt à se positionner sous une seule identité. Dans notre canton, nous sommes tous liés à des limites institutionnelles, comme on le constate lorsqu'il est question de fusion de communes.» Cette situation n'est pas bloquée pour autant. «L'identité, c'est quelque

«Le Valais est plus ouvert qu'on ne le croit»

Bernard Crettaz, qui a vécu longtemps à Genève avant de revenir en Anniviers, a, une fois encore, un regard différent: «En Valais, on est infiniment plus ouvert sur l'extérieur qu'on ne le dit. Mais d'un autre côté, le tourisme valaisan, la BCVs et «Le Nouvelliste» produisent des clichés. Deux exemples. Au moment même où la BCVs se mondialise, elle choisit la vache comme vecteur de communication... Au moment où «Le Nouvelliste» s'ouvre le plus sur l'extérieur, il engage un spécialiste des combats de reines. Il y a là un risque. Si on ne fait que la défense du terroir, des AOC, de la vache, on va crever. Nous ne devons pas laisser coloniser notre image par le tourisme. Il n'y a pas d'âme valaisanne, pas d'âme suisse, mais des identités qu'on privilégie à un moment ou à un autre.»

«Il faut avoir un mode d'emploi pour vous comprendre»

Lorsqu'on lui parle d'ouverture des Valaisans, Fatxiya Ali Aden, du

lonté manifestée par des étrangers de conserver leurs racines dérange autant les Valaisans. «Vous êtes fiers de ce que vous êtes. Paradoxalement, lorsque un étranger veut protéger sa propre identité, vous dites qu'il n'est pas intégré... et qu'il a besoin de cours de civisme.» Et elle lance: «Je n'ai pas rencontré une culture en Valais, mais des individus qui m'ont apporté quelque chose de leur pays.»

Le conseiller municipal séduisant Alfred Squaratti, estime que pour comprendre les difficultés d'intégration, il faut garder à l'esprit deux éléments fondamentaux. Le premier c'est la crainte. «On a peur de ce que l'on ne connaît pas. Aujourd'hui, les Portugais et les Italiens ne font plus peur, parce qu'on connaît leur capacité d'intégration... et puis on sait qu'ils nous sont utiles en faisant les boulots dont nous ne voulons pas.» Le second point est, bêtement, matériel. «Lorsqu'on a l'assiette pleine et que quelqu'un vient chez nous, on a peur de devoir partager, de perdre une partie de ce que l'on a...»